

# Un récit d'exploration inédit à la Pierre Saint-Martin

Robert MAUER

Ce récit consacré à l'expédition de 1960 a été publié dans Nos Cavernes, bulletin du Groupe Spéléologique du Doubs, n° 17-1999, pages 115-124.

Six ans se sont écoulés depuis la dernière descente.

Les puissantes divinités fastes et néfastes qui président maintenant aux expéditions dans ce gouffre fameux ont atteint momentanément une phase d'équilibre.

L'espoir d'une exploitation du torrent souterrain d'une part, le bon vouloir des autorités espagnoles d'autre part ont coïncidé et toute l'équipe se retrouve là haut avec émotion.

L'ascension du col est largement facilitée par la route dont les travaux de construction avancent à grande vitesse. Désormais, moins de deux kilomètres nous séparent du gouffre. Cette phase réduite de l'approche n'est plus qu'une promenade à travers l'un des plus étonnants paysages français.

Devant le Maître trou, je découvre Casteret, examinant d'un oeil curieux le treuil, opulente mécanique de laquelle émane un agréable parfum de complète sécurité. Poignées de mains, retrouvailles et : « Venez voir en bas », me dit Casteret. J'ai bien remarqué, au fond de la doline, en lieu et place des orifices jumeaux qu'on pouvait voir là l'année dernière, une sorte de porte de grange fourrée de madriers et de planches, mais ce que je découvre là en bas « m'en bouche une surface ». L'énorme pilier rocheux qui subsistait entre l'ancien méat et le second orifice ouvert durant l'hiver 1958-1959, à quelques mètres plus à gauche, a été littéralement extrait et, dans le portique ainsi ménagé où passerait maintenant un wagon de chemin de fer, des étais soutiennent la voûte pourrie minée de cheminées et de fissures. En contrebas, une échelle conduit à un grand plancher de bois où je m'aventure avec circonspection.

« — Vous pouvez y aller, c'est solide » et Casteret saute délibérément à mes côtés, éveillant une sourde rumeur.

À l'extrémité de cette plate-forme, établie dans le gouffre même, six mètres plus bas que l'ancien orifice de descente : une trappe fermée.

Casteret lève le panneau. « — Beau travail, n'est-ce pas ».

Le puits est là, noir, sinistre, 340 mètres de vide, un rayon de soleil oblique lèche les parois, perspective inédite ici. Je peux voir maintenant les énormes poutrelles métalliques scellées dans les parois, qui supportent cette plate-forme, elle-même à double épaisseur.

Beau travail en effet et comme tout cela fait « confortable » ! Casteret se redresse : « — Vous vous souvenez du marchepied de -4 ? »... -4 c'est le petit arrêt, immédiatement sous l'orifice où l'on recevait naguère ses bagages pour la descente. « — le voici ».

Au milieu de la paroi striée de rainures profondes par le passage du câble, je retrouve, en effet, désaffectée, la marche étroite de l'époque héroïque qui n'est plus maintenant qu'une vulgaire étagère, en plein soleil.

« — Nous gagnerons plusieurs mètres sur l'aplomb du puits et il est probable que l'atterrissage de -80 se fera tout près de la lèvre de la plate-forme, de cette manière, une grande partie des frottements entre la surface et -80 se trouvera éliminée, mais, ajoute Casteret, il faudra avant tout nettoyer le puits de tous les éboulis accumulés depuis six ans qui doivent eux-mêmes disparaître sous les blocs précipités pendant les travaux de l'orifice. Cela représente un rude travail en perspective, peut-être bien deux jours dans le puits, pour ceux qui s'en chargeront. »

Au treuil, la macro-faune habituelle, véritable association pariétale se trouve parquée sur quelques mètres carrés. Il y a là l'axe indispensable de toute expédition à la P.S.M., Queffélec soi-même, en jaune canari, haut en couleur et plus encore en verbe, qui règne libéralement sur une tribu de « macarons verts » chasseurs de goupilles et empileurs d'ohms. Équipe héroïque, payant lourdement de sa personne et enchaînée sur place par une responsabilité quasi constante. Il y a aussi les quelques carabiniers nécessaires à la couleur locale, toute la presse dotée cette année de ravissants macarons bleus et le petit contingent habituel de touristes. Autour du treuil, Lagrave, Delteil et M. Lonne-Perret, le dynamique maire d'Arette, tandis que Bidegain et Lépineux sont me dit-on en pleine exploration du marabout, qui abrite là-haut, près des Cayolars, le matériel de l'expédition.

J'avise également un peu partout, des êtres inconnus qui à première vue pourraient être des touristes mais que leur manière d'itinérer à travers les rochers reclassent vite à leur vraie place : ce sont nos collègues espagnols que je distingue bientôt, différemment macaronnés et tout enlumines de plaques et d'insignes. Je fais peu après connaissance avec les plus marquants d'entre eux, Echalecu, Arcaute, Santesteban, de la Hidalgo, Eraso, tous à macaron rouge, réservé aux hommes du fond, me précisera-t-on en me remettant le mien. Cet insigne, je le retrouverai encore au revers de trois nouveaux venus : le Toulousain Saunier, ingénieur des services de l'E.D.F., qui bien que novice en fait de grottes a accepté néanmoins la tâche considérable de la topographie souterraine, son aide, l'excellent Casillas et Bernard Clot, pyrénéiste distingué, professeur de langue espa-

gnole et photographe officiel de l'expédition.

Pendant trois jours, s'installe un calme plat apparent, trois jours meublés de travaux sans éclat, et surtout de laborieuses allées et venues du camp au treuil, et vice versa. Pour certains, ce sera le trajet treuil-groupe électrogène, plus abrupt encore, et d'aucuns auront à le connaître jusqu'à trente fois par jour durant la convalescence de ce dernier instrument quelque peu malmené par le parachutage. Fichu pays qui semble oublier l'horizontale.

Les premiers jours d'une expédition à la P.S.M. sont assez ingrats, tout paraît traîner en longueur, on se perd un peu dans tout ce matériel entassé, dans une somme de problèmes pendants et complexes qu'on ne sait par quel bout aborder. Pour peu que le mauvais temps s'y mette, la « machine » s'alanguit, s'alourdit et tarde à se mettre en route. Puis, lorsque la tâche de tous les petits ateliers épars est terminée, que le magma gisant apparaît conditionné en impeccables kits-bags, le puzzle se reconstitue d'un coup et tout va se précipiter dès que commencent les descentes, difficiles au début lorsque les « pépins » surgissent en série, puis de plus en plus parfaites, jusqu'au style « prenez vos places, prenez vos billets... » et le rodage est à peine terminé qu'on s'aperçoit que tout le monde est en bas.

Pour l'instant, ce 12 juillet, Lépineux et Santesteban sont dans le puits, arrimés ensemble l'un au-dessus de l'autre, chargés de nettoyer, au cours de leur descente toutes les plates-formes au-dessous de celle de -80 qui a été assainie hier par Bidegain. Leur voyage est mouvementé, cet attelage trop souple se comporte mal au passage des surplombs et Lépineux vient même de passer un mauvais moment à -80, écrasé sur l'arête rocheuse qui prolonge en profondeur cette plate-forme, par le poids de son coéquipier inférieur. Nous ne rééditerons du reste pas une telle formule qui a cependant l'avantage de gagner beaucoup de temps.

À -213, ils se trouvent en présence d'un amas d'éboulis considérable où figure notamment tout ce que José a fait dévaler hier de -80, « la plate-forme est méconnaissable » précise José qui est actuellement au téléphone et son visage se teinte du découragement que l'on devine, là en bas, chez ces deux hommes déjà éprouvés par leur descente. Nonobstant leur fâcheuse disposition, ils précipiteront pourtant une heure durant dans des positions acrobatiques des blocs énormes qui paraissent renaître de leurs cendres tant il y en a et ils rallieront enfin le fond épuisés et seuls.

Les descentes, après eux, se poursuivront normalement à raison d'un nombre égal d'espagnols et de français, et le 13, vers midi, je retrouve enfin avec joie la combinaison imperméable, le casque capitonné, le harnais-fauteuil et même les écouteurs infects qui hachent les oreilles, tout cela a conservé pour tous ceux qui sont descendus à la P.S.M. un sel puissant. La cérémonie des kits-bags est expédiée rapidement grâce à (ou malgré) un élégant marchepied escamotable qui se balance dans la trappe, et c'est

enfin le défilement lent des parois, le souffle frais qui monte des profondeurs, le ronronnement du câble, toute cette atmosphère qu'on n'oublie jamais, tandis que s'atténue peu à peu, là-haut un carré de jour insolite où s'encadre l'adieu des amis.

Il s'agit bien d'un voyage d'agrément et je me suis promis cette année d'en épuiser les impressions, je suis un peu gêné par les appendices divers dont s'orne mon casque, mais bien assis et mes sacs convenablement fixés se faisant oublier, me voilà bourgeoisement installé, ayant toute latitude pour me rassasier de vues plongeantes.

Le processus habituel qui tend à simplifier le souvenir des choses vues, se trouve absolument débordé et mis en échec au Lépineux, et je crois qu'il s'agit là d'un critère assuré d'exceptionnel.

Dans le puits, se superposent les images conservées de ma première descente il y a six ans (défaite inattendue et souvenirs humiliés). Tout est double, triple parfois de dimensions : de -100 à la banquette de -213, je m'avise aujourd'hui que l'oubliette géante qui s'arrondit jusqu'à atteindre une dizaine de mètres de diamètre, plonge avec la rigueur du fil à plomb, c'est le choc du jamais vu, du monstrueux. Même impression de révélation à -230 : à son débouché dans les voûtes de la salle Lépineux, le tube s'évase à la manière d'un gigantesque pli flottant dont je découvre aujourd'hui seulement la démesure. Seule, la descente dans le vide de la salle Lépineux me remettra à peu près exactement en mémoire l'atmosphère et les impressions de la première descente. Au bas, c'est le pays connu et les sentiers familiers retrouvés.

Par un privilège assez insolent et dont je me suis étonné, il m'a été assigné une place au sein de l'équipe espagnole, qui ira cette année, explorer au-delà du terminus de 1954, constitué, on s'en souvient, par l'obstacle imprévu d'une allée d'eau profonde et glaciale. J'apprécie à sa valeur l'aubaine qui m'échoit. Ce sont, en effet, les espagnols qui organisent officiellement l'expédition et nous ne sommes que des invités, invités à vrai dire indispensables de par la connaissance que nous possédons du gouffre et surtout la possession d'un matériel considérable absolument nécessaire dans une telle cavité. Je serai au début un peu gêné par le rôle de contrôleur en quelque sorte que je dois jouer. Bien vite, mes trois compagnons se révéleront d'un fort agréable commerce en même temps que de valeureux explorateurs. J'ai à cœur, pour les cheminements nautiques en terrain inconnu, de décliner l'offre qui m'est faite régulièrement d'une place dans le premier embarquement : honneur aux « propriétaires »... Aussi bien arriverons-nous tous ensemble, ou peu s'en faut, au terminus (s'il y en a un !)

Isaac Santesteban, qui semble extrait d'une toile du Gréco, vient de Pampelune, il est le chef de l'équipe espagnole au fond. Il parle peu mais tout ce qu'il entreprend se trouve marqué visiblement au coin d'une calme maîtrise et d'une efficacité supérieure. Ce garçon-là est une pierre angu-

laire, le plus sûr compagnon qu'on puisse rêver. Félice de Arcaute, lui, habite Tolosa. Il a vécu en France, y a même participé aux expéditions du gouffre Berger. Il parle le Français comme sa langue natale, ce qui n'a pas été sans faciliter grandement les échanges de vues au cours de la progression. Félice pratique depuis longtemps et passionnément la spéléologie. Aspect dominant : sa vitalité a peu d'équivalent connu. Javier de la Hidalga, enfin, non moins passionné, est vice-président du groupement de Bilbao et charmant camarade.

Tous ces gens là ayant de la classe et, en vieux routiers de caverne, peu susceptibles de s'effaroucher, on voit que la prospection paraissait en bonne main.

Deux semaines à peine, après la clôture de l'expédition, nous apprenions la mort tragique de Javier sur la plage de Sommorostro. Cette disparition si brusque a plongé dans la stupeur et dans la peine tous ceux qui l'ont connu là-bas. Des quelques jours passés avec lui dans le réseau amont, je conserve le souvenir de son enthousiasme, d'une personnalité avenante et active, d'un rayonnement sympathique assez irrésistible. Son savoir-faire sous terre révélait une longue habitude des cavernes et des qualités physiques de premier ordre. En hommage à sa mémoire, la diaclase terminale de la Pierre St Martin espagnole qui devait être sa dernière découverte souterraine s'appellera désormais : Diaclas de Hidalga.

Nous entreprenons une première reconnaissance légère le 15 juillet uniquement pour établir si « cela continue » et de quelle manière. C'est déjà l'occasion de déplorer l'indigence de la flottille dont nous disposons, réduite à sa plus simple expression : un seul pneumatique digne de ce nom. Cela ne va pas manquer d'entraîner d'interminables manoeuvres et pose une redoutable question de sécurité. Il semble préférable de ne pas se poser trop de questions pour l'instant : « qui vivra verra »... Après l'escalade exténuante de la colline de blocs qui partage en deux la salle Lépineux, je retrouve aisément la « boîte aux lettres » de 1954, clef de la partie amont (espagnole) du gouffre dissimulée dans un coin reculé, difficile à localiser dans le chaos de cette zone. Tandis que nous déambulons dans l'allée de la Navarre suivant le chapelet capricieux des « scotch » , mes compagnons paraissent fort impressionnés par l'ampleur des entassements rocheux. Pour moi, je retrouve, encore une fois, tout cela plus vaste encore que mes souvenirs. Replacés dans leur cadre, ceux-ci acquièrent peu à peu toute leur netteté, des choses enfouies surgissent : nos peines et nos tâtonnements de 1954, en particulier, pour débrouiller dans ce terrain encore vierge, un itinéraire humain. L'impression que nous avions parfois connue de ne pouvoir faire face aux traquenards de ce labyrinthe, d'errer sans avancer.

Peu chargés, aujourd'hui, nous improvisons hors du chemin balisé et cela nous permet d'autres visions, inédites, de ce prodigieux chaos dont je soutiens qu'il n'a pas d'équivalent à la P.S.M.

Très vite ensuite, nous doublerons le grand cône d'éboulis où se manifeste une fois de plus l'escarpolette monolithique de la « Roche Ballandreau », puis les blocs suspendus de la grande barrière, et nous atteindrons enfin la rivière large et rapide. Un peu plus loin, c'est l'eau profonde et la tornade d'air polaire du terminus d'il y a six ans.

Isaac embarque et va pousser une petite reconnaissance solitaire, l'instant qui marque l'aboutissement de six années de points d'interrogation intermittents est assez solennel. L'Espagnol s'éloigne en luttant contre le violent courant d'air, les clapotis de l'eau et la lueur de son photophore disparaissent enfin derrière un coude et les derniers bruits imprécis, de plus en plus lointains se trouvent noyés dans les gémissements du vent. Un quart d'heure après, l'argonaute réapparaît. À l'antique, il s'acquitte, depuis son boudin flottant, d'un long monologue qui provoque chez ses compatriotes, un déluge d'exclamations accompagnées de leur traduction plastique en forme de gigue, le tout absolument imperméable à mes questions. Je parviendrai enfin à savoir qu'un débarcadère existe à peu de distance, à l'orée d'une belle galerie mais qu'il semble s'agir là d'un affluent car le grand flux d'air et la presque totalité de l'eau surgissent à main droite au milieu du tunnel d'une voûte très basse. On m'apprend enfin que l'existence de cet affluent aurait été prévue, à peu près à cet endroit, par le fameux ingénieur Ravier, grand spécialiste des circulations souterraines de la région. L'eau proviendrait du secteur d'Arlas où précisément, une partie des espagnols est aux prises avec les verticales imposantes de la « Sima Echalecu » et se trouve pour lors sur le point d'y dépasser la cote -300. Allions nous assister à de curieuses retrouvailles ?

Javier embarque à son tour. Remettant à plus tard les manoeuvres d'approche du soupirail, la petite équipe ira se faire une idée de la topographie de l'affluent tandis que Felice et moi opérons une retraite précipitée hors du corridor glacial.

En aval du tunnel, la rivière vagabonde dans la grande galerie, d'une paroi à l'autre, jusqu'à un bloc gigantesque précédant de peu la grande barrière, sous lequel elle s'engouffre pour ne réapparaître, on s'en souvient, que beaucoup plus loin, dans la partie aval du réseau au bas de la salle Marcel Loubens. Felice, qui depuis un moment examine le lit du cours d'eau me fait part d'une impression qu'il a : il pense que le débit de la rivière est supérieur, ici, à celui que nous avons observé ensemble dans le grand tunnel aval, lorsque nous procédions à l'installation du premier camp des topographes, tout au début de notre séjour souterrain. A première vue cela semble aller à l'encontre de la logique et notre discussion nous amènera à tenter une évaluation sommaire du débit incriminé au moyen d'une ficelle métrée et de boulettes de papier flottantes. Le résultat que nous obtiendrons, 800 à 1000 l/seconde nous paraît une honnête moyenne, mais il sera âprement discuté et controversé un peu plus tard.

Le retour de l'équipe de reconnaissance nous surprend attelés à de

scrupuleuses contre-mesures. Isaac et Javier ont remonté sur une centaine de mètres l'affluent qui pique obstinément en direction d'Arilas, découvrant deux salles bien décorées mais de taille assez réduite. Ils ne pensent pas qu'une navigation de longue durée puisse se présenter dans cette direction. La reconnaissance préliminaire est terminée, nous reviendrons ici demain installer un camp fixe et pousser la prospection des nouveautés aussi loin que le permettra le temps dont nous disposerons.

Au cours de notre retour à la salle Lépineux, au niveau de la grande barrière, un fourvoisement « maison » nous enverra errer au ras des plafonds, dans une portion marginale inconnue de la galerie.

Avec l'aide de la boussole et de tous mes souvenirs rassemblés, il faudra de longues et laborieuses démarches pour nous rapatrier sur le chemin balisé. Nous ne regretterons pas, cependant, cette course supplémentaire payée par la découverte de très belles et nombreuses concrétions, des frondaisons de glaives, immaculés, et surtout d'exceptionnelles excentriques formant des broussailles géantes.

Il y a treize hommes, ce soir, au camp de la salle Lépineux, qui n'a jamais connu une telle foule. L'animation qui y règne, les taches claires des tentes illuminées intérieurement et les allées et venues des lumignons individuels évoquent assez bien un soir de kermesse, mais une kermesse nocturne et fantastique que baigne une curieuse acoustique à la fois sonore et mate, l'acoustique cotonneuse des rêves... Lorsqu'on descend l'éboulis pour gagner le camp et qu'on découvre de haut celui-ci blotti au pied du bloc immense dont l'autre face, soixante mètres en amont abrite la station d'arrivée dite « le Bivouac », on est saisi par l'image de cette petite sphère vivante, colorée, prisonnière du halo de ses lumières et comme enchâssée dans les ténèbres inertes où se devinent les arêtes implacables des entassements rocheux. Ce rapport émouvant donne une impression de solitude, d'isolement total et manifeste cependant une réconfortante présence de vie dans cette aridité minérale. Les bruits en arrivent doublés par l'écho des voûtes. Les conversations sont amputées de leurs périodes faibles ce qui a don de mettre singulièrement en lumière les accentuations explosives de la langue espagnole.

Le lendemain, seize juillet, nous partons pour une « pointe » qui sera limitée à trois jours pleins. Écrasés sous des charges pléthoriques et assez peu en forme de par les escalades en série de la veille et la peu salubre atmosphère du gouffre qui commence son travail de sape, nous égrenons péniblement les bouleversements de cette impitoyable Allée de la Navarre. Felice qui transporte un kit-bag démesuré poursuit en ahanant un corps à corps forcené avec cet objet, rétif, par nature, à toute préhension honnête. L'un poussant l'autre et vice-versa, le duo constitue une bruyante arrière-garde, tandis que devant, Isaac, toujours imperturbable, hisse un bagage de 35 kilos. Devant les difficultés que nous rencontrons et qui se projettent en double dans l'avenir, pour le retour, nous avons dé-

cidé de ne pas dépasser la Grande Barrière et d'établir notre petit camp au pied de celle-ci. Une petite fontaine suintant dans une fissure de schiste où nous avons déjeuné, il y a six ans, nous en offrira l'occasion. Le camp relais se trouvera ainsi à peu près à mi-chemin de la partie connue et le parcours Grande Barrière-Tunnel ne représentera, sans bagage, qu'une promenade assez tumultueuse et sportive, il est vrai. Ce n'est qu'au prix d'un nouveau fourvoiement, au pied de la colline d'éboulis de l'Allée de la Navarre que nous atteindrons la fontaine. Tandis que Felice abandonne son monolithe avec un ricanement vainqueur, Isaac déharnaché furète déjà à la recherche d'un emplacement de camp. Il se révèle bien vite que le seul endroit horizontal de la région suffisamment large pour recevoir une tente se trouve là où nous sommes arrêtés. Quelques aménagements sommaires suffiront à rendre habitable une grande dalle légèrement pentue, nichée au pied des derniers contreforts de la Grande Barrière, et surplombée directement par une coulée d'éboulis inclinée à 60 degrés fort rébarbative, nous entreprenons, sur cet îlot dangereux, un patient travail de mosaïque rocheuse propre à en compenser la gêne. Un gisement de sable fin, providentiellement découvert par Isaac, nous fournira à la fois de précieuses indications sur l'ampleur de crue de la rivière dans cette portion de réseau, et un confortable matelas pour la nuit. La tente montée, nous aurons la stupéfaction de découvrir d'en contrebas notre dalle, dont la face intérieure s'arrondit en carène, semblable à un navire antique, proue altière et voiles déployées. Ce sera le « Camp de la Galère », havre pittoresque que baigne comme un ressac la rumeur du torrent grondant sous nos pieds.

En plein délire maritime et ayant levé la tête, ce que nous voyons alors fige instantanément les appréciations enthousiastes et bilingues qui saluaient l'achèvement de l'œuvre : là haut, exactement à l'aplomb de la tente et couvrant presque toute sa surface, plane une énorme écaille de rocher quasi détachée du plafond. Large et épais à souhait, le bloc tient à un petit épaulement de la paroi par sa base pourrie et baille affreusement de toute sa longueur. Il paraît hors de doute que le moindre attouchement ou même une simple vibration fera choir le rocher. Nous voici très ennuyés, et pour moi, je pense à toutes ces chutes de cailloux et de blocs entendues fréquemment durant les nuits passées sous la tente dans le gouffre.

Après quelques exclamations impossibles à rapporter, Felice résumera nos pensées communes. « Mon vieux, dit-il, si ça descend, personne n'ira raconter l'histoire ! » Il y a bien la solution de déménager la tente et de tenter d'abattre le monolithe, mais la conséquence immédiate de cette opération serait de rendre inutilisable à coup sûr le seul emplacement possible. Nous nous trouvons dans une position parfaitement idiote vis à vis de ce caillou. . .

Le mot de la fin viendra d'Isaac qui depuis un moment contemple en



silence notre ennemi, il hoche la tête et profère qu'à son avis, les choses pourraient demeurer dans le même rapport durant une nuit encore. Avec de furtives œillades dédiées à « l'Épée de Damoclès » que nous avons bien cru, à plusieurs reprises voir bouger, nous nous entassons sous la petite tente qui abritera, cependant, un sommeil sans cauchemar.

Le lendemain, nous quittons le camp de « la Galère de Damoclès », très impatients de voir ce que nous réserve le nouveau réseau.

Tandis que j'embarque avec Isaac sur l'eau profonde du Tunnel du vent, il me semble bien, et cette impression est partagée par tous, que le courant d'air est plus violent encore qu'hier. Les variations atmosphériques extérieures régissent sans doute les échanges d'air dans ce dédale immense qui doit posséder un certain nombre d'issues à différentes altitudes. Le vent jaillit en bourrasques désordonnées et glaciales et souffle net nos frontales à acétylène dès que nous débouchons dans l'axe du couloir. Il règne ici une véritable tornade et, les pagaies devenues inutiles, c'est en nous hâlant au plafond qui s'abaisse en marge du tunnel que nous progressons péniblement. Au virage, voici, sur la droite, la fameuse voûte basse décrite hier, avec des mimiques expressives par Isaac et Javier : trente à cinquante centimètres de revanche au-dessus de l'eau, plusieurs mètres de large. Le vent hulule dans ce soupirail, s'y étrangle avec des borborygmes, des chuintements lugubres. L'eau malmenée se hérissé de vaguelettes noires qui viennent claquer contre les parois. Il fait froid et cela donne une impression affreuse d'hostilité déchaînée et aveugle. Les chances de passer en canot dans ce méat paraissent bien minces, à la première tentative, nous allons nous faire expulser comme un bouchon de champagne...

Le tourbillon dépassé, la galerie où je débarque maintenant est calme, ses dimensions réduites, et le talus d'argile que j'emprunte au chevet d'un ruisseau débonnaire contraste agréablement avec l'eau noire, l'ambiance du naufrage du tunnel et aussi avec cette immensité troublante de l'Allée de la Navarre : c'est le début de la Galerie d'Arlas ; la petite incursion que j'y mène en attendant le reste de l'équipe me révèle des concrétions de belle venue et une subtile harmonie dans les proportions. C'est beau, très accueillant, mais il s'agit nettement d'un affluent et les chances d'aller très loin dans cette direction sont réduites. C'est ce que nous allons tirer au clair tout de suite.

Revenu au débarcadère, je reçois soudain dans la figure une haleine fraîche qui parvient, à n'en pas douter, d'une petite galerie de section carrée perchée à deux mètres au-dessus de l'eau et que j'avais remarquée en débarquant. La position de ce couloir réunit toutes les chances de déboucher sur le cours principal de la rivière, en amont du soupirail : en quelques secondes, c'est même devenu une certitude et nous irons voir cela dès que possible.

La prospection de ce qui est devenu « l'affluent d'Arlas » nous promène

dans une galerie accidentée, parfois étranglée par des éboulis, montueuse, subitement exiguë, parfois, au contraire, évasée en salles bien décorées mais s'effilant, hélas de plus en plus. Un petit couloir rond où l'eau est profonde nous arrête enfin.

L'orientation générale de la galerie qui depuis plus de trois cent mètres pique obstinément plein Est laisse prévoir à brève échéance, si l'on en croit les données de Ravier, l'arrivée dans la zone d'origine des eaux.

Une voûte mouillante doit certainement clore ce couloir car le courant d'air, tout à l'heure assez sensible, est devenu imperceptible malgré l'étroitesse des lieux. Quoiqu'il en soit, la profondeur de l'eau nécessite une embarcation et nous avons abandonné le canot à la bifurcation. Nous repartons donc à sa recherche tandis que Isaac et Javier commencent à relever la topo. Nous ne pouvons moins faire que nous attarder un moment dans la plus belle des salles de la galerie, baptisée naguère par Isaac « sala Razkin », qui possède sous un large auvent rocheux une abondante pluie de « macaronis » longs de deux mètres. L'averse silencieuse raye l'obscurité à hauteur d'homme, figée, insolite... et rien n'est plus impressionnant que l'étrange réalité de ses fils de pierre si ténus et si purs surtout lorsqu'on détient le pouvoir d'en anéantir, d'un revers de main, la paradoxale existence... À la sortie de cette salle Razkin, le ruisseau a profondément entamé le substrat primaire que nous découvrons, ici, en discordance d'environ 70 degrés avec le calcaire furonien.

Au débarcadère, la lenteur de la topo nous laissant un peu de temps, notre premier soin est d'aller voir au plus tôt ce que recèle la galerie perchée. Au prix d'un bain de pieds, nous nous sommes vite hissés dans le couloir. Comme prévu, nous débouchons immédiatement sur la rivière qui coule en amont, sous des voûtes semblables à celles du tunnel du vent, d'abord rapide et peu profonde mais nécessitant bientôt, au-delà d'un cap rocheux, un engin flottant. La perspective d'une navigation de quelque durée dans ce couloir venteux et sinistre n'est pas très réjouissante mais nous transportons le boudin jusqu'au nouveau bief. Trente mètres à peine de naumachies sur une eau cristalline mais profonde nous déposent à un cul de sac, en contrebas d'une voûte à demi comblée par de gros blocs. De l'autre côté d'un pertuis épargné sous cette voûte, c'est le noir profond d'une grande salle, où résonne la rumeur familière de l'eau courante. Nous tenons enfin la digne suite du réseau.

Dans cette salle (Sala Principe de Viana) qui ne livre que peu à peu sa configuration, les escalades habituelles à la Pierre Saint-Martin reprennent. Les blocs immenses et les dalles érigées s'arc-boutent en une colline escarpée que cerne, à l'aplomb des parois, la rivière libre à nouveau que nous commençons à remonter. Pas longtemps, hélas, car à son entrée dans la salle, notre cours d'eau exécute, entre deux parois abruptes, une savante convulsion, s'arrondit en flaque profonde et barre la route... De l'autre côté de ce détroit, où le courant d'air est perceptible malgré les di-

mensions imposantes du défilé, l'éboulis dégringole d'une haute et vaste galerie... Bien que la faim nous tenaille d'aller immédiatement rechercher notre canot pour voir la suite, nous décidons d'aller quérir les topographes car il s'avère bien que le gros de l'affaire se trouve de ce côté. Notre incursion commence à se trouver à l'étroit dans le temps qui lui à été imparti et compte tenu de la tournure de la prospection ce n'est guère le moment de traîner une chaîne d'arpenteur dans un diverticule, aussi joli soit-il.

Nous retrouvons nos mâcheurs d'azimut au terme de leur tâche et qui s'écrient lorsque nous leur parlons d'abandonner l'affluent d'Arlas pour l'instant. Ils se rendront pourtant bientôt à nos raisons et tout le monde se retrouvera, un peu plus tard, au bord du laquet qui nous avait arrêtés.

La haute galerie aperçue, où nous sommes maintenant, a une étrange allure : la rivière serpente au pied de grands éboulis, se creuse en larges laisses tandis que les parois verticales s'élèvent jusqu'aux épaulements inaccessibles que l'on discerne à une grande hauteur. Peu à peu cependant les grands murs se sont resserrés au niveau de l'eau puis après un coude à angle droit, la belle galerie n'est plus qu'une allée noire, profonde et calme... Javier et Felice prennent le large sur cette portion pyrénéenne de Padirac, ayant une demi-heure pour donner de leurs nouvelles.

L'inaction tue dans cette atmosphère à 4 degrés. Prisonniers entre deux biefs, nous commençons à trouver le temps long. Après quelques échanges de vues limités par l'indigence réciproque d'un vocabulaire commun, la topographie recevra nos soins bilingues. Elle se heurtera au laquet et nous devons attendre encore de longs moments, martelant de nos semelles la plage de galets et élaborant, chacun pour soi, de fastes hypothèses.

L'esquif, annoncé par de lointains raclements, apparaît enfin, défile entre les murs, vire de bord et s'immobilise sous une salve de questions. Les deux hommes ont débarqué à moins de cent mètres d'ici au pied d'un éboulis en hémicycle particulièrement pentu et dangereux au travers duquel sourd la rivière. Leur ascension longue et délicate, s'est heurtée dans les parties hautes de l'éboulis à des fissures verticales profondes qui paraissent à nouveau donner accès à l'eau mais n'ont pu être descendus faute d'une cinquantaine de mètres d'échelles souples.

Nous sommes en retard sur notre horaire et l'approche inexorable du terme qui a été fixée à notre expédition par les strictes autorités espagnoles rend bien improbable une nouvelle incursion ici. Pour combien de temps allons nous rendre à la nuit ces chemins si reculés de la grande caverne et qui saura jamais ce que cachent ces fissures : rébarbatif niveau d'eau sans issue ou peut-être la voie ouverte vers de nouvelles salles grandioses ? L'avenir le dira et je souhaite qu'il ne se fasse pas trop attendre.

A la « galère de Damoclès », le nez en l'air, nous avons pris la décision d'abattre le bloc insolent. La tente évacuée, une corde est passée sans grand mal derrière l'écaille. Aux premières tractions, quelques gros

cailloux posés ainsi que l'extrémité délitée de la dalle s'abattent mais l'essentiel du monument demeure inébranlable ce qui ne laisse pas de nous emplir d'étonnement, tant l'équilibre de ce monolithe nous avait semblé précaire. A la troisième tentative, la corde, un vieux chanvre dévolu aux bas emplois, casse net et nous envoie goûter le confort des angles rocheux. Nouvel essai avec notre corde rafistolée, nouvelle rupture ; là-haut, le bloc qui n'a pas frémi constitue après les tractions que nous lui avons fait subir, un réel danger et notre position est maintenant deux fois plus idiote qu'avant. Il ne restait plus qu'à dresser à nouveau la tente et à s'aller coucher... quand même.

Le lendemain, tout au long de l'Allée de la Navarre, l'odieux portage reprenait aggravé par la fatigue de ces trois jours et certaines courbatures tenaces acquises en logeant à quatre, sous une tente biplace. Notre arrivée au camp de la Salle Lépineux avec une demi-journée de retard tire de souci José qui remâchait depuis hier des versets d'Oceano-Nox.

Après que nous eûmes déballé nos nouveautés, on nous apprend que les gars de la topo aval commencent à remonter de la Verna, travail terminé dans le délai incroyable de quatre jours alors que les estimations les plus optimistes avaient prévu une bonne semaine pour cette entreprise semée des plus grandes difficultés. Il faut dire que devant les « pépins » rencontrés lors du démarrage de l'opération (appareils détériorés, difficultés d'adaptation au milieu), une mobilisation quasi-générale de l'équipe avait été décidée, au service du groupe Topo. Tous sont enchantés de leur voyage et paraissent avoir été surtout impressionnés par l'immense Salle de la Verna (on le serait à moins) dont la plage de galets marquait le terme de leurs maux. Les mesures ramenées feront apparaître, plus tard, que la profondeur du gouffre de la Pierre Saint-Martin est exactement de 737 mètres, ce qui amplifie encore le chiffre donné en 1954 qui à cette époque nous avait été si âprement contesté.

Quant à nous, notre rapatriement vers la surface va débiter immédiatement, à commencer par Javier que suivront dans l'ordre, Felice, moi-même et enfin Isaac. Mais ce ne sont là que des pronostics car après l'ascension de Felice, la redescente à vide du câble devient impossible, la cosse terminale se coince aux environs de -215 et, malgré notre technique maintenant bien rodée des manoeuvres de ce genre, malgré un grand nombre de tentatives, le coinçage s'affirme définitif. Pendant sa remontée, Felice a dû déborder quelque peu le cheminement étroitement délimité, le câble de rappel a suivi et engage maintenant la cosse assez volumineuse du gros câble dans un goulet où les tractions et le poids même du câble l'ont incrustée. Il n'y a plus qu'une solution, remonter le câble-treuil jusqu'à la surface et faire descendre prématurément l'un des convoyeurs de matériel qui remettra tout en ordre dans le puits. Comme il est très tard, ceci surtout pour l'équipe du treuil qui ne dort pratiquement plus, il est décidé de remettre à demain la suite des opérations. Le lende-

main vers 15 h, je démarrerai enfin pour mes cinquante minutes d'ascension.

L'atmosphère glaciale du gouffre est difficile à supporter à haute dose et jamais, je crois je n'ai si vivement aspiré à un rayon de soleil sur le nez, à la présence toute bête d'un brin d'herbe entre deux cailloux, qui, là-haut au débouché du puits, me libéreront d'un coup du carcan de la nuit.

Georges Lépineux, sorti le dernier, referme maintenant, pour bien longtemps semble-t-il, la lourde trappe du gouffre, car l'expédition 1960 au Lépineux est fort probablement la dernière qui sera menée dans ce réseau par le grand puits. Commencée à petite vitesse, elle s'achève tambour battant, tous objectifs atteints et dans un grand enthousiasme. La confrontation des vues et des expériences personnelles des participants mises en commun pouvait un peu plus tard se résumer ainsi :

- l'ensemble souterrain du gouffre de la Pierre Saint-Martin nous est apparu plus vaste et plus exceptionnel encore que tous les souvenirs conservés. L'exploration de la suite du réseau amont a passé, de son côté, toutes les espérances tandis que des données nouvellement acquises laissent prévoir dans la même région l'existence d'un second réseau indépendant qui pourrait être plus important encore.
- L'aspect technique de l'expédition de cette année, notamment le parcours du puits de 340 mètres, bénéficiant de l'expérience acquise au cours de cinq expéditions, semble représenter la quasi-perfection. Cette technique paraît bien, quoiqu'en aient pu dire les Espagnols, la seule adéquate à la personnalité de ce qui demeure la plus importante verticale souterraine connue.
- Enfin, la locution : « un temps de Pierre -Saint-Martin » devrait désormais remplacer avantageusement toutes les expressions usées disponibles dans le domaine des pluies, grêles, neiges, crachins et autres météores.